

MARTIN LESSARD

# TERRE SANS MAL

**Les extraterrestres arrivent.  
Ils ont un marché à nous proposer.**

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication

# Terre sans mal

Martin Lessard

# Terre sans mal

roman

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction de Gilles Dumay

© *Éditions Denoël*, 2011

Extrait de la publication

*À Manon.  
Ta tendre sollicitude  
est une intarissable source d'inspiration.*



L'homme-individu est essentiellement famille, tribu, nation. Tandis que l'humanité, elle, n'a pas encore trouvé autour de soi d'autres humanités pour se pencher sur elle et lui expliquer où elle va.

PIERRE TEILHARD DE CHARDIN,  
*L'Apparition de l'homme*





PREMIÈRE PARTIE

*Plateau brésilien*



## L'émancipation de la tradition

Refuser, c'est se révolter contre l'injustice du sort.

SOPHIE CHABANEL,  
*Décompte*

Le jeune homme se tenait droit face à l'océan, la *tuicha para*. Depuis quelques lunes, U'tal s'interrogeait sur la vie, la mort, la souffrance. Par moments, ses convictions morales — ses reproches à l'égard de la tradition de ses ancêtres — lui faisaient si peur qu'il ne réussissait plus à trouver le sommeil parmi les siens. Bien entendu, il n'en parlait à personne : les conséquences d'un tel aveu de faiblesse auraient été pires encore que son état d'angoisse. Dans sa communauté, on méprisait la lâcheté, et tous ceux qui avaient tenté de se dérober aux pratiques anciennes s'étaient retrouvés humiliés, et parfois même bannis. On ne remettait pas en cause la tradition, on en faisait l'expérience, avec fierté et courage. Mais, pourquoi la violence ? se demandait-il. En quoi ces épreuves de souffrance, ces tortures, rapprochaient-elles son peuple des dieux ? Et lui, serait-il capable de rejeter cette preuve de sa foi ? Serait-il assez fort pour la refuser ?

Qu'y, le Karaï de sa communauté, le chef de la maison de

prière, soutenait qu'il était grave et infamant de vouloir s'affranchir des rites initiatiques du passage de l'enfance au monde des chasseurs. Pourtant, U'tal en doutait — chaque nuit, un peu plus. En quoi les douleurs physiques d'un homme auraient-elles pu être essentielles aux dieux ? Ça n'avait aucun sens. Jamais il n'avait osé remettre en cause la tradition sacrée au grand jour ; même pour un esprit libre comme le sien, c'était là un acte inenvisageable. Mais la nuit tombée, ça ne l'empêchait pas de se perdre dans ses pensées. U'tal rêvait de liberté et de lointaines escapades. Et sans même le savoir, sans en prendre conscience, par le biais de ces fantasmes, s'élaborait sa véritable fuite.

Adossé à la falaise aux huit couleurs de la côte atlantique, les pieds dans le sable blanc de la berge, il s'abandonnait chaque soir à une rêverie solitaire, à l'écart de son destin. Ce lieu était son havre de paix. En songe, il s'y envolait comme un oiseau, un *guyra*, très haut dans le ciel, et quittait à jamais son village. Parfois, il y rejoignait plutôt les habitants de l'eau, les *tekove y*, et nageait dans la mer sans se retourner. La liberté que devaient éprouver ces êtres de légende à flotter au gré des vagues de la grande *tuicha para* le tenait sous le charme des nuits entières. À tel point qu'une fuite honorable devint pour lui, peu à peu, envisageable, puis presque une obligation, et au final, une fatalité : la sienne.

Plus jeune, on lui avait raconté la légende du dieu sans nom : celui qui, mécontent de ressembler aux hommes, s'était coupé le nez avant de s'enfuir vers la Lune. Quand U'tal déciderait de renier la tradition, à l'instar de la déité, lui aussi aurait à quitter son village. Plus il y pensait, et plus il devenait évident que sa fuite devait se faire avant l'initiation, avant de devenir un Guarani adulte, un *kuimba'e*.

La tradition atavique des Guaranis imposait aux futurs chasseurs une succession de tortures physiques et de prières à la

gloire du dieu créateur : Namandu. C'est le mythique prophète Nanderu — le Père grand — qui avait enseigné ce rite aux premiers chasseurs de la longue lignée des peuples tupi, guarani, antigo et yanomami.

U'tal avait quatorze ans, et il rejetait la cruauté de l'initiation. Il préférait s'enfuir et servir sa divinité à sa façon. Sa spiritualité n'était pas en cause ; comme tous les Guaranis, il plaçait la terre au-dessus de tout, elle *était* la vie. Il rejetait cependant le précepte de la souffrance expiatrice. Namandu était si grand, si puissant ; à ses yeux, la douleur physique d'un homme ne pouvait pas prouver sa valeur. Après sa mort, U'tal n'en doutait plus, il rejoindrait la Terre sans mal, l'*Abaagui*, là où l'âme repose en paix, uniquement s'il le méritait. L'initiation n'avait rien à voir là-dedans.

Le jeune homme avait conscience que la recherche de cette fameuse Terre sans mal expliquait la présence de son village si loin de la grande forêt des origines, la *ka'aguy*. Les anciens racontaient que plusieurs communautés guaranis avaient migré le long du grand fleuve, le *Guai*, dans l'intention de localiser ce paradis et d'y habiter de leur vivant. Namandu avait dû leur en refuser l'accès, supposait-il. Ne fallait-il pas être digne de l'*Abaagui* pour prétendre y vivre ? *Jamais nous ne convainçons Namandu de notre valeur en nous infligeant des tortures en son nom. Ces pratiques atroces nous éloignent de son enseignement, et de l'Abaagui.*

Ainsi, chaque nuit, poussant toujours plus loin son raisonnement, son indignation, U'tal remettait en cause la tradition — allant jusqu'à rejeter certains de ses principaux fondements.

Cette profonde remise en question avait commencé deux années plus tôt, lors du rite initiatique de son frère Ka'ra. Ce dernier n'avait pas survécu aux blessures qu'on lui avait infligées pendant le cérémonial, et son père, Inou'ja, affligé par l'échec de son fils aîné, avait imputé ce sacrilège à sa femme.

Tupā'y, la mère d'U'tal, avait été condamnée à mort par le tribunal des chefs de chasse, présidé alors par le grand Pijaru. Devant les yeux de son fils cadet, elle avait été frappée, lacérée et déchirée jusqu'à la mort pour avoir couvert de honte son mari, son *ména*. L'homme guarani a droit de vie et de mort sur son épouse, sa *tembireko*, ce droit est absolu. Ces visions d'horreur traumatisaient encore le jeune homme — elles l'habiteraient toute sa vie. Elles étaient la cause, mais aussi le fondement de son inhibition, de son rejet des inutiles et redondantes violences de son peuple.

Des heures durant, U'tal fixait l'horizon, considérant toutes les possibilités de fuite. Il connaissait les techniques de la nage, l'*yta*, mais savait qu'il lui aurait fallu être un véritable poisson, un *pira*, pour réussir son évasion par la grande *tuicha para*. Il ne désespéra pas. Peut-être n'avait-il pas d'ailes ni de nageoires, mais il serait capable d'aller à pied jusqu'à l'embouchure du *Guai*, vers le nord. Remonter le grand fleuve lui sembla alors la meilleure alternative.

Il se composa une histoire, un passé fictif : au cas où il devrait expliquer sa présence dans la *ka'aguy*. L'ancien du village, le *tuja pupu*, racontait que les peuples habitant le long du grand fleuve étaient tous des descendants des frères fondateurs Tupi et Guarani, et qu'ils s'exprimaient encore à ce jour dans des dialectes semblables au leur. L'éventualité de se retrouver en face d'individus de la même lignée que la sienne n'affecta pas U'tal outre mesure, surtout s'ils parlaient la même langue que lui.

Toutefois, d'autres histoires du *tuja pupu* relataient aussi la présence d'étranges peuplades adoratrices du Soleil, le *kuarahy*, vivant dans les terres des hautes montagnes de neige. Et certains chefs de chasse, dans leurs nombreuses migrations, avaient vu des habitants appartenant à ces tribus ; ils les décrivaient comme des chasseurs redoutables de très grande taille aux habits bristants et aux coiffures étranges. Les montagnards avaient une

réputation d'aventuriers, ils s'éloignaient parfois à de grandes distances de leur territoire.

Certains récits du vieux conteur supposaient même l'existence d'une abondante phratrie de guerriers sanguinaires à la peau jaunâtre, vivant très loin, bien au-delà de l'embouchure du grand fleuve, autour d'une gigantesque mer turquoise. Telle une meute de prédateurs affamés, ces barbares recherchaient les petits villages isolés comme le leur, y tuaient les hommes, y enlevaient les femmes et les enfants, et les donnaient plus tard en sacrifice à la gloire de leurs divinités.

U'tal ne savait pas si ces histoires relevaient du mythe, mais il présuma qu'il lui serait plus simple de communiquer avec une race d'hommes lui ressemblant physiquement : petite stature ; peau brune et caoutchouteuse parée de reproductions d'animaux ; une tignasse noir d'ébène coupée en champignons ; les traits du visage grossiers ; le nez large et charnu, transpercé d'une plume ; la bouche étendue, des lèvres pulpeuses et de petites dents écartées.

En plus, il avait sans doute des ancêtres communs avec les habitants vivant le long du grand fleuve. La terre des rives du *Guai* n'était-elle pas porteuse des racines guaranis ?

La planète Terre de cette époque apparaissait aussi hétérogène qu'un zoo. Chaque communauté vivait en vase clos dans une autarcie presque absolue et appréhendait avec méfiance les échanges avec les hameaux voisins. Cette xénophobie ostracisait la moindre différence culturelle, linguistique ou physique et accentuait du même coup l'introversion des clans, des ethnies et des peuplades.

U'tal habitait les berges de la côte atlantique du pays que nous appelons aujourd'hui le Brésil, presque à l'emplacement exact de la ville moderne de Fortaleza. C'était la première

moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, plus précisément en l'an 1337 du calendrier julien.

Cette même année en Europe, Alexandre de Tver fut autorisé par les Mongols à revenir dans sa ville. Jeanne de Naples se trouva innocentée par le pape Clément VI dans l'affaire de l'assassinat de son mari, André III de Hongrie; Jeanne vendit Avignon au pape pour quatre-vingt mille francs dans le but de financer la reconquête de Naples. Le roi de France, Philippe VI de Valois — pour une raison obscure —, reprit Bordeaux et la Guyenne à Édouard III, roi d'Angleterre, pour lesquelles ce dernier lui avait au préalable rendu hommage. Édouard s'inscrivit tout de suite en faux contre son propre hommage et revendiqua subsidiairement la couronne de France. Par mesure de rétorsions, il lança un défi au roi Philippe qui déclencha une interminable guerre entre la France et l'Angleterre: elle s'inscrirait plus tard dans les livres d'histoire comme la guerre de Cent Ans.

En Flandre, une révolution menée par Jacob Van Artevelde éclata en réponse à l'embargo anglais sur les laines. L'université de Paris, considérant que sa doctrine conduisait à la banalisation de la sainte Trinité, condamna Guillaume d'Occam. En Italie, Boccace composa sa première romance en prose: *Il ficolo*; et l'on donna le coup d'envoi à la construction de la cathédrale de Sienne. Le peintre, sculpteur et architecte italien Giotto di Bondone trouva la mort dans un accident, tout comme le comte Guillaume I<sup>er</sup> du Hainaut, surnommé Guillaume le Bon.

En Afrique, Mansa Maghan devint l'empereur du Mali et les Mérinides de Fès prirent Tlemcen aux Abdalwadides.

Au Proche-Orient, les Ottomans s'emparèrent de Nicomédie — *Izmit*. Les soulèvements populaires s'estompèrent en Chine, et l'époque *Nanboku-chō* s'amorça au Japon; Masashige Kunoki et d'autres loyalistes furent écrasés à la bataille de Minatogawa parce que l'empereur Go-Daigo refusa de quitter Kyoto; Takauji



Ashikaga, vainqueur, rétablit les pleins pouvoirs du shogun. Le royaume de Vijayanagar fut fondé dans le sud du Dekkan — l'Inde — pour lutter contre l'emprise musulmane.

Plus près d'U'tal, à l'ouest de la grande mer atlantique, sur un continent toujours inconnu des Européens, une des plus grandioses civilisations précolombiennes consolida ses forces autour de sa jeune capitale Tenochtitlan, au centre du lac Texcoco. Guidés par la foi en leur dieu Huitzilopochtli, les Mexicains — Aztèques — façonnèrent les fondements et les principes d'une culture riche et évoluée.

Au même moment, dans les hauts sommets des Andes, le chef de la dynastie des Hurin-Cuzco, Capac Yupanqui, mena ses troupes à des victoires qui firent se répandre son autorité et sa domination hors de la grande région de Cuzco. Cette première grande expansion mit fin à la dynastie d'un clan, mais imposa une civilisation, un empire : les Incas.

Quand l'adolescent décida d'entreprendre sa fugue, il remit en doute la pertinence d'en avvertir Avataperendy'y, son meilleur ami. Il savait les dieux capables d'embrasser son raisonnement, mais son ami, comment savoir ? Peut-être avait-il peur de se faire convaincre de rester et de devoir subir l'initiation ? *Pour rien au monde !* Il devait vivre avec sa décision sans jamais en débattre avec une personne du village. C'était entre lui et Namandu, personne n'avait à comprendre ni à approuver son choix. *Quand on est différent, quand on recherche la vérité, la liberté, la paix, probable que la solitude soit notre seule amie.*

Frémissant d'appréhension, il se remémora les paroles qu'avait prononcées le grand chef Pijaru lors de la cérémonie d'initiation de son frère : « Il ne faut pas redouter les choses à venir, car elles sont naturelles, mais il faut craindre le passé,

car nous sommes au fait de sa malfaisance.» Cette citation lui apparut judicieuse; certes paradoxale s'il l'associait aux tortures qu'avait subies Ka'ra, mais quand il la réunissait aux motifs spirituels de sa fuite, elle se révélait digne et morale.

U'tal connaissait la distance qu'avait parcourue son clan pour se retrouver aussi loin de la source de ses origines. On lui avait enseigné cette quête. Pourtant, des générations plus tard, à des années de marche de distance, son peuple n'avait toujours pas trouvé l'*Abaagui*. Ils étaient demeurés les mêmes, sans jamais se demander s'ils s'y prenaient de la bonne manière. Ils s'appuyaient tous sur les fondements laissés par Nanderu, mais ne remettaient jamais en cause leur compréhension des paroles du prophète.

Pour U'tal, la tradition semblait s'être bâtie sur une erreur d'interprétation. Les enseignements des dieux existaient de manière indiscutable: telle la terre, *ils étaient*. Et la possibilité d'erreur divine, même d'une légère imprécision, n'existait pas. Les hommes se trompaient, ils faisaient fausse route. Le garçon ne vit aucune autre hypothèse.

La tradition devait changer, c'était la seule solution. Sans doute était-il présomptueux pour un enfant de croire que lui seul avait su déchiffrer le véritable message de Namandu. U'tal lui-même ne savait pas de quelle manière il en convaincrerait son clan. Mais il avait la conviction que cette évolution de la foi commencerait par sa fuite. Il choisit donc de confier son sort à Namandu, sans aucun intermédiaire.

Comme ses semblables, U'tal avait l'obligation de respecter les commandements de son dieu; il pouvait toutefois les interpréter d'une manière différente, mieux les déchiffrer que le Karaï, mieux les dicter que Pijaru, et mieux les appliquer que son père et les autres chasseurs du village — tous si avides de sang!

Comme initiation au monde des adultes, au monde des

chasseurs, il ne s'imposerait pas la torture, mais l'isolement : une longue chasse solitaire avec la Terre sans mal comme unique proie. À l'image des anciens précurseurs, U'tal ferait de l'exploration du territoire une quête divine. Il respecterait ainsi mot à mot les principes qu'avait légués le prophète des générations plus tôt.

Aussi, il ne choisirait pas la route vers les profondeurs du *Guai*, car il était au fait de la malveillance, de la brutalité et de la stagnation que cet itinéraire avait occasionnées à son clan. Il surmonterait plutôt la terreur raciale de sa tribu, entretenue par le *tuja pupu* et ses récits hostiles aux étrangers, et suivrait le trajet menant aux hautes montagnes de l'Ouest.

Depuis des générations, il était raconté que la Terre sans mal serait habitée par quiconque en serait digne, par quiconque le mériterait. Le liage des tribus et la convergence des différentes ethnies du territoire constitueraient donc l'aboutissement de la quête d'U'tal, de la quête de son clan, de la quête des hommes.

Il ne devait pas trouver la Terre sans mal pour y vivre sans encombre, mais pour la protéger, l'éprouver, la ressentir en qualité de concepteur, de précurseur à l'imparable fusion pacifique des différentes races. Seule cette suprême manifestation de tolérance et d'altruisme permettrait aux mortels de convaincre Namandu de leur accorder le repos ataraxique, la quiétude de leurs âmes.

## Le pèlerinage du penseur

On a pris pour braves des lâches qui craignaient de fuir.

THOMAS FULLER,  
*Gnomologia*

Par une chaude nuit du début de l'été, tournant le dos aux brasilllements de la mer, U'tal quitta son village, avec pour seul bagage son sac en peau de pécarî contenant une sarbacane, quelques fléchettes enduites de curare, un arc, du manioc et la vieille plume de son frère. Inquiet et paniqué, sa lance à la main, il se dirigea vers l'ouest, vers l'inconnu, et longea le sud de la grande forêt, à la limite des champs et des pâturages. Il suivit les différents cours d'eau et dut parfois pénétrer dans la brousse.

En permanence aux aguets, U'tal faisait tout son possible pour éviter d'ameuter les jaguars — les rois de la forêt humide. Malgré ses fléchettes empoisonnées, les rapides félins ne feraient qu'une bouchée du jeune Guarani.

U'tal croisait parfois des tapirs, des pécaris et des cerfs des marais. Il tomba même, pour la première fois de sa vie, sur l'animal de légende que le *tuja pupu* avait si souvent dépeint dans ses récits de chasse : le cabiai — sorte de gigantesque rat sans queue, aussi massif qu'un Guarani adulte.

73. Tourner la page	385
74. Prendre sur soi	389
75. Verdict céleste, glaive des enfers	393
76. Tout va bien	397
77. Se serrer les coudes	400
Épilogue	405



# Terre sans mal Martin Lessard

Cette édition électronique du livre  
*Terre sans mal* de *Martin Lessard*  
a été réalisée le 27 janvier 2011  
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
imprimé par Bussière  
(ISBN : 9782207110027).

Code Sodis : N45485 - ISBN : 9782207110041  
Numéro d'édition : 178722